

## CHAPITRE III

### OBERT ET SES SUCCESEURS.

**La querelle des investitures et ses suites ; les premiers exploits des Liégeois sur les champs de bataille.**

#### § I. — OBERT OU LA GUERRE DES INVESTITURES.

SOMMAIRE. — Origine de la guerre des investitures. — Part que l'évêque Obert prit à cette guerre. — Concordat de Worms.

Obert succéda à Henri de Verdun (1091). Liège doit beaucoup à cet évêque : il acheta à Godefroid, le glorieux chef de la première croisade, la forteresse et le duché de Bouillon ; il fit l'acquisition des châteaux de Couvin, de Clermont, etc. ; il bâtit la chapelle de Cornillon, l'église de S<sup>te</sup>-Foi, et incorpora dans la ville le quartier de S<sup>t</sup>-Barthelemy et celui de S<sup>te</sup>-Walburge.

Il suffit, pour les faire apprécier, d'énumérer ces divers services rendus au pays de Liège par l'évêque Obert. Mais nous croyons devoir nous étendre davantage sur le rôle qu'il joua dans une des grandes guerres du moyen-âge, la guerre des investitures.

Les évêques de Liège, comme beaucoup d'autres prélats de ce temps, étaient à la fois princes et évêques, c'est-à-dire souverains temporels et spirituels. Ils relevaient donc de l'empereur aussi bien que du pape ; l'un leur conférait la dignité ecclésiastique, l'autre leur donnait l'investiture des terres attachées à cette dignité.

Guerre  
des investitures.

Laquelle de ces deux investitures devait précéder ou entraîner l'autre? A qui revenait, en définitive, la nomination des évêques? La limite entre les deux puissances, la puissance temporelle et la puissance spirituelle, n'était pas nettement déterminée : la question que nous venons de poser amena la guerre dont nous allons parler.

Dans le principe, l'élection de l'évêque était faite par le peuple, ou plutôt par le chapitre de la cathédrale, qui représentait le peuple. L'empereur ratifiait le choix du chapitre, et le pape faisait procéder au sacre du nouvel élu.

Mais peu à peu les empereurs, voulant se créer un appui contre les vassaux laïcs qui n'étaient que trop portés à l'insubordination, s'arrochèrent le droit de nommer directement aux sièges vacants. Si l'on consultait encore le chapitre, ce n'était plus guère que pour la forme.

Les évêques devinrent ainsi les créatures de l'empereur, qui, dans son choix, avait égard à ses intérêts personnels bien plus qu'à ceux de l'Église. Souvent même on faisait des dignités ecclésiastiques un trafic honteux, en les vendant au plus offrant.

On comprend facilement combien un pareil état de choses devait être nuisible aux intérêts de la religion. Souvent les évêques, au lieu d'édifier le peuple, le scandalisaient par une conduite indigne de leur caractère. La contagion venant d'en haut se répandait rapidement, et toute la société se trouvait infectée.

Le pape Grégoire VII entreprit de remédier au mal, et publia un décret qui enlevait aux empereurs et aux rois le droit qu'ils s'étaient arrogé.

Henri IV, qui occupait alors le trône impérial, refusa de se soumettre aux ordres du pape. Aussitôt l'Allemagne se divisa en deux camps : les uns prirent les armes pour Grégoire VII, les autres pour Henri IV, et la guerre civile éclata avec fureur.

L'évêque Obert, qui avait été nommé directement par l'empereur, n'hésita pas à prendre son parti.

D'accord avec le clergé et le peuple, il ne se laissa intimider par aucune menace; et, quoique Henri IV fût excommunié, il ne cessa jusqu'au dernier moment de lui fournir des secours en hommes et en argent.

Cette lutte des investitures dura plusieurs années. L'empereur remporta d'abord de grands succès, mais, à la fin, presque tous ses vassaux l'abandonnèrent et ses fils même se soulevèrent contre lui. Il succomba donc, et, en succombant, il laissa au monde un exemple frappant des vicissitudes humaines.

Ce prince si fier et si tyrannique, ce prince puissant qui avait gouverné l'Allemagne et l'Italie, qui avait commandé à des armées innombrables et livré plus de soixante batailles, ne s'échappa de la prison où son fils Henri l'avait enfermé, que pour errer misérablement de ville en ville, de bourg en bourg, sans trouver nulle part ni asile ni secours! Telle fut l'extrémité à laquelle il se vit réduit, qu'il s'adressa à l'évêque de Spire pour lui demander une place de chantre dans son église, et cette chétive faveur, il eut la honte de se la voir refuser!

Cependant l'évêque et le peuple de Liège lui étaient restés fidèles. Il semblait même que ses malheurs eussent augmenté encore l'attachement qu'ils lui avaient voué.

Ils offrirent au prince fugitif une hospitalité généreuse, et, lorsqu'il arriva dans leur cité, ils l'accueillirent avec respect, tandis qu'ils refusèrent de recevoir dans leurs murs le fils dénaturé qui l'avait expulsé du trône.

Le nouvel empereur fut vivement irrité de la conduite des Liégeois, et résolut de pénétrer de force dans notre pays; mais il échoua honteusement. Les alliés des Liégeois, le duc de Limbourg et le comte de Namur, l'arrêtèrent dans sa marche, lui firent essuyer une défaite complète à Visé et le forcèrent à reprendre la route de l'Allemagne.

Cependant Henri IV ne remonta pas sur le trône. Il mourut bientôt après à Liège dans une maison de la rue Féronstrée (1106), sans avoir eu le temps de profiter de la victoire que ses alliés venaient de remporter.

Son corps fut enterré d'abord dans la cathédrale de S-Lambert. Mais comme c'était le corps d'un excommunié, on dut le déterrer peu de temps après pour l'ensevelir dans un lieu profane, sur le mont Cornillon. Il resta là pendant trois ans; enfin l'empereur Henri V obtint du pape l'autorisation de le transporter à Spire et de le déposer dans le tombeau de ses ancêtres.

A la mort de Henri IV, l'évêque, le clergé et le peuple de Liège se réconcilièrent avec le pape et avec le nouvel empereur, et furent relevés des censures ecclésiastiques qu'ils avaient encourues.

On peut trouver qu'Obert embrassa trop légèrement le parti de l'empereur dans cette grande querelle du sacerdoce et de l'empire. Cependant on ne saurait s'empêcher de payer un juste tribut d'éloges à la fermeté et au courage dont l'évêque de Liège fit preuve dans ces tristes circonstances, ainsi qu'à l'attachement et à la reconnaissance qu'il conserva jusqu'au dernier moment envers celui qui avait été son protecteur.

La défaite et la mort de Henri IV ne terminèrent pas la guerre des investitures. A peine Henri V, ce fils dénaturé et ambitieux qui s'était soulevé contre son père, se vit-il paisible possesseur du trône, qu'il oublia les promesses faites au pape et s'arrogea à son tour la nomination aux évêchés vacants.

Concordat de Worms. La lutte recommença donc de toutes parts; ce ne fut qu'au bout d'une vingtaine d'années que l'empereur renonça enfin à ses prétentions et consentit à rétablir l'ancienne forme des élections canoniques. (Concordat de Worms, 1122.)

## § II. — LES SUCCESEURS D'OBERT.

### Suite de la guerre des investitures.

SOMMAIRE. — Nouvelles querelles : Alexandre. — Lothaire de Hostade et Albert de Louvain. — Corruption des mœurs. — Lambert-le-Bègue.

Idée générale de cette époque.

Le calme ne se rétablit pas immédiatement après le concordat de Worms. On s'était pour ainsi dire habitué à ne voir dans la dignité d'évêque que les avantages matériels qu'elle rapportait. On continua donc à employer tous les moyens pour l'obtenir, souvent on eut recours aux armes, même au crime pour se défaire d'un rival dangereux.

Le pays de Liège, plus que tout autre peut-être, eut à souffrir de cet état de choses.

Bien des fois la dignité épiscopale y fut vivement disputée,

et la victoire ne resta pas toujours au plus digne. Les exemples des grands réagissant ensuite sur le peuple, il en résulta une effrayante décadence de mœurs que rien ne put arrêter.

La période qui suit le règne d'Obert (1119-1195) nous présente donc le triste tableau de luttes impies et d'une corruption profonde. On y trouve pourtant quelques faits qui honorent le peuple liégeois et qu'on cite avec bonheur.

Les luttes pour l'épiscopat commencèrent à la mort même d'Obert. Luttes pour l'évêché.  
Alexandre.

Un archidiacre ambitieux, nommé Alexandre, obtint de l'empereur l'investiture de l'évêché vacant. — On dit que, pour obtenir cette investiture, il paya la somme de 7,000 livres d'argent. — La majeure partie du peuple et du clergé, craignant d'encourir de nouveau les censures de l'Église, se déclara contre Alexandre.

On procéda à une élection canonique. Le choix tomba sur Frédéric, prévôt de S'-Lambert. Le pape approuva ce choix et fit sacrer le nouvel élu.

Cependant Alexandre ne se désista pas de ses prétentions. Il avait de nombreux partisans à Liège, et plusieurs puissants seigneurs de la Belgique lui promettaient leur appui.

Fort de ces alliés, il recourut aux armes et se rendit maître de la citadelle de Huy.

Les partisans de Frédéric allèrent l'y assiéger. Enfin la cause de la justice triompha : étroitement cerné dans la forteresse, l'évêque intrus dut se soumettre et accepter les conditions qu'on lui imposa.

Cette défaite ne fit que l'exaspérer davantage. N'osant plus recourir à la force ouverte, il employa des moyens plus bas et plus criminels. Il gagna l'un des domestiques du palais et fit empoisonner Frédéric dans l'espoir de lui succéder.

Cet espoir devait toutefois s'évanouir bientôt. Plus que jamais on s'opposa à son élection. De là de nouvelles contestations et de nouveaux troubles qui firent que le siège resta vacant pendant deux ans, c'est-à-dire jusqu'à ce que la querelle des investitures fût terminée par le concordat de Worms. On élut alors d'une voix unanime un homme recommandable

sous tous les rapports, le vertueux Albéron, dont nous parlerons plus loin.

Albéron ne régna que peu d'années. A sa mort, Alexandre vit enfin se réaliser ses rêves de grandeur : une élection canonique l'éleva à l'épiscopat ; l'empereur s'empressa de confirmer cette élection.

Comme on pouvait le prévoir, Liège n'eut pas à s'applaudir de ce choix.

Alexandre était resté ce qu'il avait toujours été. Quoiqu'évêque, il consulta plutôt ses propres intérêts que ceux de son peuple ou de son Église. On dénonça sa conduite à la cour de Rome. Comme il n'osa pas se présenter pour se justifier, il fut déposé par le Concile de Pise (1135).

Les quatre princes suivants, Albéron II, Henri de Leyen, Alexandre II et Radulphe furent élus sans opposition sérieuse. Il n'en fut pas de même d'Albert de Louvain, successeur de Radulphe.

Lothaire de Hostade et Albert de Louvain. Albert de Louvain, frère du duc de Brabant Henri I<sup>er</sup>, fut nommé par la majorité du chapitre ; mais ce choix ne convenait pas à l'empereur Henri VI.

Ce prince avide, ambitieux et despote, aurait voulu donner l'évêché à l'une de ses créatures ; il désirait surtout en éloigner les partisans du duc de Brabant, qu'il regardait comme son ennemi.

Il refusa donc de ratifier le choix du chapitre ; et, sous prétexte que l'élection était contestée, il vendit l'évêché à l'un de ses amis, Lothaire de Hostade.

Ceci se passait en présence du clergé de Liège. Albert de Louvain, qui était là, protesta vivement contre la conduite de l'empereur. D'autres membres de l'assemblée allaient suivre son exemple ; mais la colère et les menaces de Henri VI les forcèrent d'approuver ce qui venait de se passer.

Cependant Albert, s'étant dérobé à la surveillance dont il était l'objet, prit secrètement le chemin de Rome pour aller plaider sa cause devant le pape.

Informé de cette démarche, l'empereur envoya de tous côtés ses ordres et ses émissaires pour arrêter le courageux prélat. Mais Albert sut échapper à toutes les recherches et se soustraire

à tous les dangers. Déguisé et couvert d'habits grossiers, se faisant passer pour le domestique de quelques amis qui l'accompagnaient, et ne suivant que des chemins détournés, il arriva sain et sauf dans la capitale du monde chrétien.

Le pape l'accueillit avec faveur, reconnut la justice de ses droits, confirma son élection, le nomma cardinal de l'Église romaine et le renvoya à Rheims pour y être sacré par l'archevêque.

A cette nouvelle, l'empereur fut plus irrité que jamais. Il se rendit à Liège en proférant des paroles de vengeance, fit raser les maisons des partisans d'Albert et força tout le monde, même le duc de Brabant, à reconnaître la nomination de Lothaire.

Mais ce n'était pas assez. Il fallait se défaire du nouvel évêque qui venait d'être sacré à Rheims. Pour arriver à ce but, le despote était décidé à ne pas reculer devant un crime, pourvu qu'il trouvât des hommes assez vils pour le seconder dans ses projets.

Trois officiers allemands devinèrent ses désirs et se présentèrent à lui, la main sur le poignard, en disant : Nous voilà, nous sommes prêts !

Leur offre fut acceptée avec joie. Ils se rendirent à Rheims et se présentèrent à Albert comme de nouvelles victimes des injustices de l'empereur.

Albert les accueillit avec bienveillance ; et tel était leur ton ingénu, tel était l'air de vérité qui régnait dans toutes leurs paroles, qu'ils devinrent bientôt ses amis intimes et ses compagnons assidus. Ils partageaient sa table, le suivaient à l'église et à la promenade, et n'avaient à la bouche que des paroles de dévouement, d'amitié et de respect.

C'est ainsi qu'ils passèrent quelques mois à Rheims, épiant, pour consommer le crime projeté, une occasion qui leur permit de se dérober au châtement par une prompte fuite.

Un jour — c'était le 21 novembre de l'année 1193 — ils se rendirent comme de coutume auprès de l'évêque pour l'accompagner à la promenade.

Ils avaient avec eux leurs domestiques et leurs chevaux chargés de valises. C'était, disaient-ils, afin de prendre des effets que des messagers de leur pays devaient leur remettre à quelque distance de la ville.

Albert ne se douta de rien et suivit ses prétendus amis. Les causeries furent plus animées et plus joyeuses que jamais ; la promenade se prolongea ; la nuit survint avant qu'on eût songé au retour. Ils se trouvaient loin de la ville, dans un endroit solitaire, au milieu d'un chemin creux qui semblait inviter au crime. Alors les assassins se donnent le signal. Ils se jettent sur l'évêque comme des furieux, lui écrasent la tête et percent son corps de treize coups de couteau. — Après avoir achevé leur œuvre, ils s'enfuirent précipitamment pour ne s'arrêter qu'à Verdun.

Ce meurtre causa une indignation générale : les Liégeois ne cachèrent plus leurs véritables sentiments ; ils rendirent à la mémoire d'Albert les honneurs dus à un évêque, et Lothaire, qui avait voulu s'y opposer, fut forcé de quitter la ville et de se réfugier dans la citadelle de Huy. D'un autre côté, le duc de Brabant et ses alliés se levèrent comme un seul homme, jurant de venger la mort du martyr.

Effrayé de l'attitude menaçante du peuple et des princes, l'empereur dut s'humilier et faire toutes les concessions qu'on exigea de lui.

Il livra les assassins, abandonna la cause de Lothaire, et fonda, en expiation de son crime, deux autels dans l'église St-Lambert. — Les chanoines qui desservaient ces autels prirent de là le nom de chanoines impériaux.

Il y eut pourtant de nouvelles luttes pour la succession vacante ; mais à la fin *Albert de Cuyck*, qui avait été élu canoniquement, resta paisible possesseur du siège.

Les scènes que nous venons de décrire nous montrent qu'à cette époque ceux qui ambitionnaient la dignité d'évêque n'étaient pas toujours guidés par une vocation sincère ou par le zèle du bien : ils ne cédaient que trop souvent au désir de s'élever et de briller parmi les grands du siècle.

Aussi la conduite de plusieurs de nos princes fut-elle loin d'être irréprochable. Parvenus par la simonie, ils faisaient à leur tour un trafic honteux des dignités ecclésiastiques et introduisirent ainsi la corruption parmi le clergé.

Peu occupés de leur diocèse, ils menaient la vie de chevaliers

plutôt que celle d'évêques, et portaient mieux l'épée du guerrier que la houlette du pasteur.

Il y en eut même deux, Henri de Leyen et Alexandre II, qui se joignirent à l'empereur Frédéric Barberousse pour aller avec lui guerroyer en Italie contre le pape et contre les Lombards. — Ils n'en revinrent ni l'un ni l'autre.

Ces exemples donnés par les grands réagirent puissamment sur le peuple. Bientôt la corruption devint générale. Sous l'évêque Radulphe surtout, Liège présenta le tableau d'une démoralisation complète : on ne recherchait plus que les richesses et les jouissances matérielles qu'elles peuvent procurer.

Il se trouva pourtant un homme assez courageux pour élever la voix contre les vices et les turpitudes du siècle. Ce fut *Lambert-le-Bègue*.

Lambert-le-Bègue.

Ce prêtre pieux et zélé, après avoir consacré la plus grande partie de sa fortune à bâtir l'église et le *béguinage* de St-Christophe, se voua entièrement à la prédication.

Il s'attaquait également aux riches et aux pauvres, aux puissants et aux faibles, mais avec des résultats bien différents. Tandis que le peuple l'écoutait et rentrait en grand nombre dans la voie du devoir, le clergé et les grands le tournaient en ridicule, amebaient contre lui les enfants de la rue et s'endurcissaient dans le mal.

Cependant, comme Lambert continuait d'accomplir sa courageuse mission sans reculer devant l'insulte, ses adversaires eurent recours à des moyens plus violents.

Ils s'adressèrent à l'évêque Radulphe, qui, se sentant plus coupable et plus attaqué que les autres, donna ordre d'arrêter le pieux missionnaire.

Cet ordre fut accueilli avec joie. Lorsque Lambert vint de nouveau prêcher dans la cathédrale, ceux dont il attaquait les vices se jetèrent sur lui, l'arrachèrent de la chaire de vérité et l'entraînèrent hors du temple comme un vil criminel.

Lambert ne résista pas ; mais, levant les yeux vers le Ciel et poussant de profonds mugissements : Hélas ! hélas ! s'écria-t-il, le jour approche où ce temple s'écroulera et où les animaux immondes viendront s'y vautrer sur les débris des autels du Seigneur !

Cependant le peuple et une partie du clergé murmurant contre l'évêque, le missionnaire fut rendu à la liberté. Il partit pour Rome, où il obtint l'autorisation de continuer son œuvre. Il recommença donc à prêcher dans la cathédrale, mais la mort le frappa peu de temps après son retour.

Deux ans plus tard, la triste prédiction qu'il avait lancée comme une menace se réalisa : l'église de St-Lambert devint la proie des flammes et s'éroula de fond en comble (1185).

§ III. — FAITS PARTICULIERS ET REMARQUABLES DE CETTE PÉRIODE.  
PREMIERS EXPLOITS DES LIÉGEAIS SUR LES CHAMPS DE BATAILLE.

SOMMAIRE. — Abolition de la main-morte. — Expédition de Milan. — Bataille de Wildre. — Reprise du château de Bouillon.

En donnant une idée générale de cette période, nous avons dit que si elle offre un tableau bien sombre aux yeux de l'historien, elle présente pourtant quelques faits mémorables. Citons l'abolition de la main-morte, l'expédition de Milan, la bataille de Wildre et la reprise du château de Bouillon.

Le système politique du moyen-âge ou de la féodalité accordait aux seigneurs une foule de droits tellement contraires à nos mœurs et à nos libertés d'aujourd'hui, que nous avons de la peine à les comprendre encore. Tel était, par exemple, le *droit de main-morte*.

Ce droit obligeait la famille, à la mort de son chef, de livrer au suzerain le plus beau meuble de la maison, à moins qu'elle ne voulût se racheter en coupant la main droite du défunt pour la présenter au seigneur en signe de servitude.

Les princes-évêques de Liège jouissaient de ce droit au même titre que les autres seigneurs, et ils l'exercèrent jusqu'au règne du généreux Albéron.

Ce prince pieux, qui avait coutume de sortir la nuit pour visiter les églises, rencontra, dans l'une de ses excursions nocturnes, une pauvre femme qui se plaignait amèrement. La malheureuse avait perdu son mari, et elle devait céder à l'évêque, disait-elle, le lit sur lequel venait d'expirer celui qui avait été son unique soutien.

Abolition  
de la main-morte.

A ces plaintes, l'évêque fut ému jusqu'aux larmes, et, dès le lendemain, il abolit, dans toute l'étendue de la principauté, l'odieuse coutume de main-morte.

Le pays de Liège fut ainsi le premier à voir disparaître de sa législation l'une des institutions les plus révoltantes du moyen-âge.

Les autres faits mémorables que nous allons rapporter sont d'une nature toute différente : nous voulons parler des exploits que les Liégeois du XII<sup>e</sup> siècle accomplirent sur le champ de bataille.

De tout temps les Liégeois furent de bons soldats; mais, avant que leur pays eût acquis quelque importance et une certaine étendue, ils ne purent guère montrer leur courage que dans les expéditions auxquelles ils prirent part en qualité d'auxiliaires de leurs suzerains, les empereurs d'Allemagne.

Cependant, quoique peu nombreux, ils se distinguèrent tellement dans ces expéditions que plus d'une fois ils y décidèrent la victoire.

L'empereur Henri V leur fut particulièrement redevable d'un magnifique succès.

C'était du temps de l'évêque Obert (1141). Henri V guerroyait contre les Lombards. Ne pouvant se rendre maître de l'importante forteresse de Milan, il s'adressa à ses alliés et vassaux pour obtenir des renforts.

Obert, quoique évêque et boiteux, avait une âme guerrière. A cet appel, il réunit autour de lui 600 cavaliers et 1200 fantassins et se mit en marche pour l'Italie.

A peine fut-il arrivé sous les murs de la ville assiégée, qu'il disposa hardiment sa petite armée dans le poste le plus avancé, comme s'il voulait provoquer l'ennemi.

Les assiégés, aussi bien que le gros de l'armée impériale, rirent beaucoup de cette attitude guerrière de l'évêque et des siens. Mais les Liégeois n'y firent nullement attention : ils avaient formé leur plan, et ils espéraient bien que les plaisanteries ne tarderaient pas à faire place à des marques de respect.

Cependant une partie des assiégés avaient résolu de punir notre petite armée de l'attitude provoquante qu'elle avait prise.

Premiers exploits  
des Liégeois  
sur le  
champ de bataille.

Prise de Milan.

Ils combinèrent donc une sortie, se croyant assurés de surprendre les Liégeois et de les massacrer jusqu'au dernier.

Mais Obert avait tout prévu : il comptait sur cette sortie des assiégés pour exécuter le plan qu'il avait arrêté avec Maillard, chef de la cavalerie.

Dès que toutes les dispositions furent prises, la nuit venue, il fit sonner le boute-selle du souper.

A ce signal, l'ennemi quitta son poste et se précipita sur les nôtres, croyant les surprendre à table et sans armes; mais il fut reçu de pied ferme.

Une mêlée terrible s'engagea; les Milanais, cernés de près, firent demander des secours à la garnison de la ville.

Les portes s'ouvrirent donc une seconde fois. Alors Jean Maillard, qui s'était caché derrière les murailles avec ses 600 cavaliers, s'élança dans la place, culbutant tout ce qui s'opposait à son passage. La garnison surprise dut se rendre, et bientôt l'étendard de Liège flotta sur les murailles de la cité milanaise.

A cette vue Obert et les siens poussent des cris de triomphe et combattent avec une ardeur nouvelle : l'ennemi s'enfuit de toutes parts et la victoire est bientôt complète.

Ainsi quelques heures suffirent aux Liégeois pour se rendre maîtres de cette place importante, que l'empereur assiégeait depuis si longtemps.

Les Liégeois ne se distinguèrent pas moins dans les guerres qu'ils eurent à soutenir bientôt après, pour eux-mêmes, contre leurs puissants voisins, le duc de Brabant et le comte de Bar : ils remportèrent sur le premier la victoire de Wildre, et reprirent au second le château de Bouillon dont il s'était emparé.

Le duc de Brabant, Godefroid I<sup>er</sup>, était l'un des princes les plus puissants de la Belgique. Depuis longtemps il en voulait aux Liégeois et à leur évêque Alexandre, parce que, dans une guerre contre le duc de Limbourg, ils avaient embrassé le parti de ce dernier.

Il ne cherchait donc qu'à nuire au pays : à différentes reprises déjà, il avait fait des incursions sur le territoire de St-Trond et dépouillé les marchands qui fréquentaient les foires de cette ville.

Cependant l'on n'en était pas encore venu à une rupture ouverte lorsqu'un différend éclata entre l'évêque et le comte de Duras.

Ce seigneur était vassal de l'Église de Liège. L'évêque, ayant à se plaindre de lui, le dépouilla de ses États.

Aussitôt Godefroid se proclama le défenseur des prétendus droits du comte et déclara la guerre aux Liégeois.

La lutte fut acceptée sans crainte, et bientôt l'on se mit en campagne de part et d'autre. La victoire, d'abord indécise, se prononça enfin dans une grande bataille livrée dans les plaines de Wildre, non loin de St-Trond. Le combat fut acharné : Godefroid et les siens firent des efforts inouis; mais les Liégeois triomphèrent (1129).

La journée de Wildre fut fatale au duc. Il y perdit une partie considérable de son armée, et le grand étendard du duché resta entre les mains des vainqueurs.

Cet étendard était un présent de la reine d'Angleterre, fille de Godefroid. Porté sur un char magnifique traîné par quatre bœufs, il accompagnait l'armée dans toutes les circonstances solennelles.

Les Liégeois le ramenèrent en triomphe. Pendant des siècles, lors de la procession des Rogations, il fut promené dans les rues de la cité comme un trophée de gloire.

Liège eut à soutenir contre Renaud de Bar une lutte encore plus difficile.

La première croisade avait été prêchée dans notre pays sous le règne d'Obert. Godefroid de Bouillon s'était mis à la tête de cette expédition qui allait arracher aux infidèles le tombeau du Christ et fonder le nouveau royaume de Jérusalem.

Pour subvenir aux frais énormes que nécessitait son entreprise, Godefroid aliéna ses domaines et vendit à l'évêque Obert la citadelle de Bouillon.

C'était une heureuse acquisition pour le pays de Liège; car la garnison de ce château, faisant de fréquentes incursions sur nos terres, y avait déjà causé de nombreux dommages.

Mais, quelques années plus tard, Renaud, comte de Bar, prétendant avoir sur cette forteresse certains droits de famille, s'en rendit maître par trahison (1134).

Bataille de Wildre.  
Prise du château  
de Bouillon.

L'évêque Alexandre, qui régnait alors, ne fit rien pour expulser l'intrus.

Il en fut autrement de son successeur, Albéron II.

A peine monté sur le siège épiscopal, Albéron réunit une armée nombreuse, et se mit lui-même en campagne pour chasser l'ennemi du domaine usurpé (1141).

L'entreprise était ardue. Situé sur un rocher escarpé, entouré de remparts formidables, le château défiait toutes les attaques.

Il fallait donc le réduire par la famine en lui coupant les communications avec le dehors.

C'est ce que les Liégeois entreprirent. Malheureusement ils ne tardèrent pas eux-mêmes à manquer de vivres.

Cette circonstance redoubla leur ardeur. Mais ni leur courage, ni les exploits de leur héroïque allié, Henri l'Aveugle, comte de Namur, ne purent triompher de la résistance des assiégés. Leurs machines de guerre, leurs assauts multipliés, tous leurs efforts enfin, vinrent se briser contre les murs du donjon.

Craignant de voir échouer son entreprise, Albéron eut recours à un moyen suprême : il fit venir le corps de saint Lambert.

Les saintes reliques furent transportées processionnellement jusqu'à Bouillon, et toute l'armée courut à leur rencontre en poussant des cris de joie. On se crut sûr alors de la protection du saint ; les courages se ranimèrent, l'attaque fut reprise avec une nouvelle ardeur, et la garnison dut enfin capituler et rendre le château.

Les Liégeois célébrèrent longtemps la mémoire de ce triomphe, en même temps que la *translation* des reliques par saint Hubert.

---

HISTOIRE  
DU  
PAYS DE LIÈGE

RACONTÉE AUX ENFANTS

PAR

F. TYCHON

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES

---

Ouvrage couronné par la Société libre d'Émulation de Liège, précédé  
du Rapport présenté au nom du jury par M. A. LE ROY, professeur  
ordinaire à l'Université de la même ville.

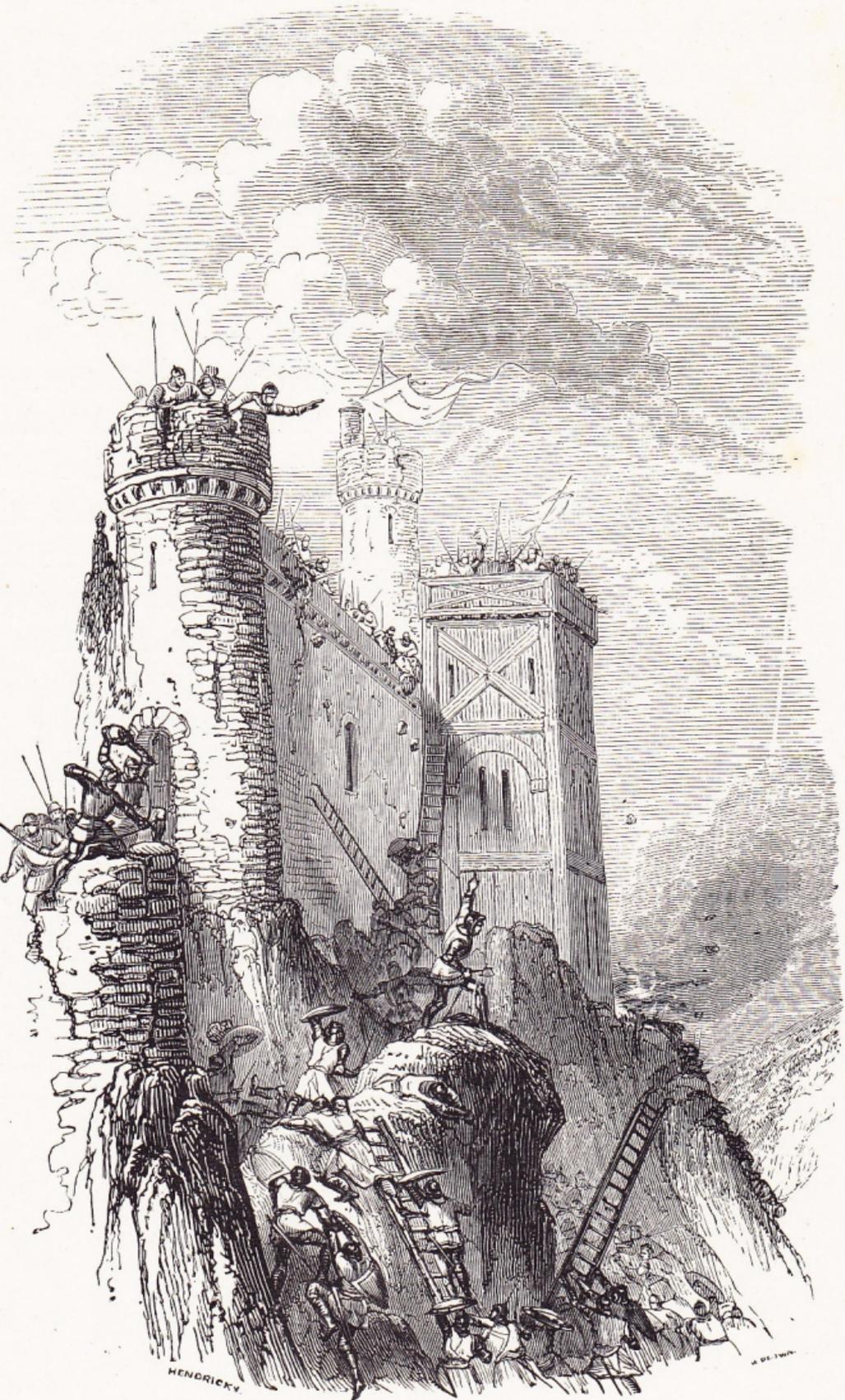
---

LIÈGE

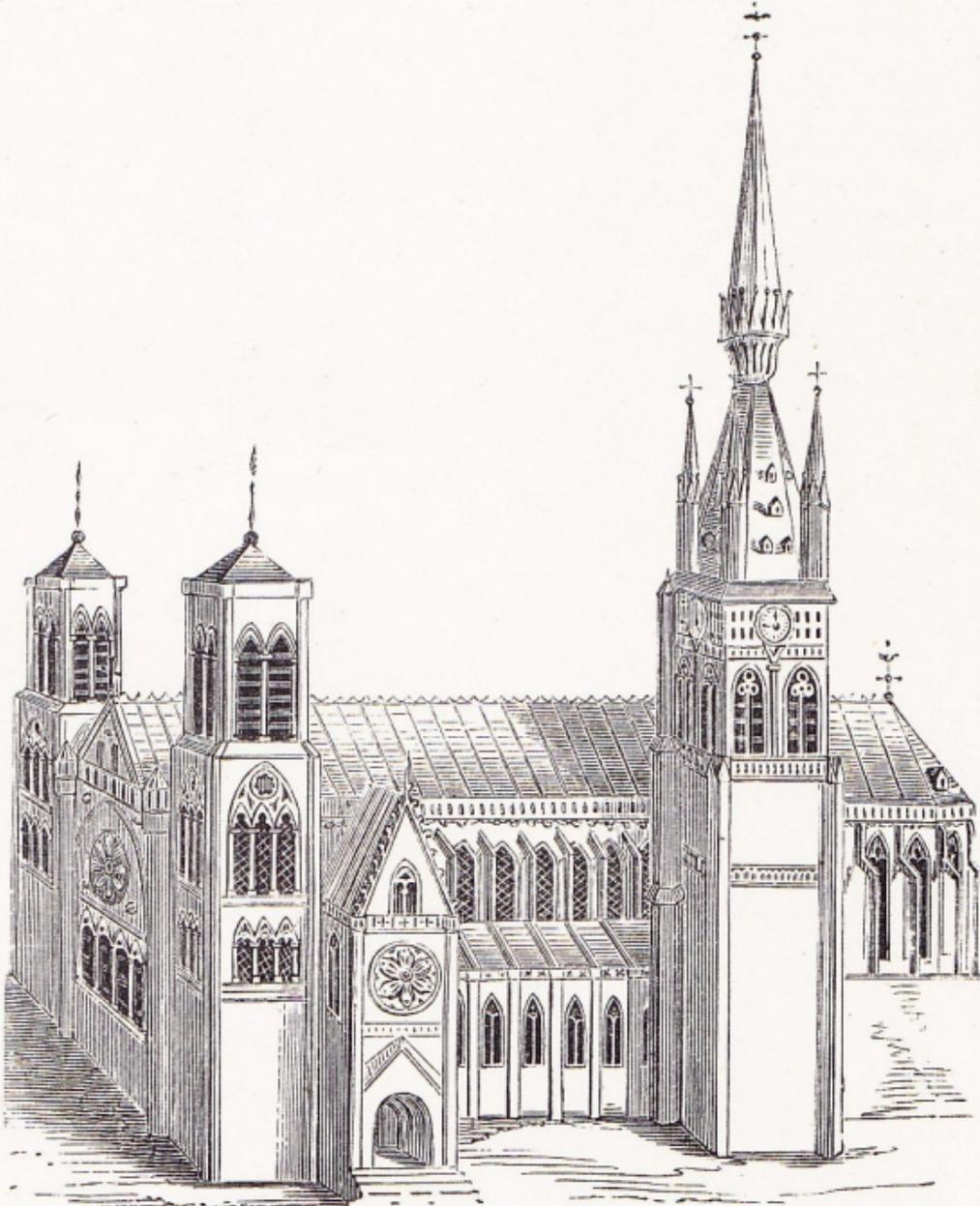
IMPRIMERIE DE L. DE THIER ET F. LOVINFOSSE

—  
1866  
—

TOUS DROITS RÉSERVÉS



SIÈGE DE BOUILLON (1141).



CATHÉDRALE DE SAINT-LAMBERT, A LIÈGE (1185-1267).